

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 50

Artikel: Mlle Adrienne, ex-institutrice
Autor: Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217635>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

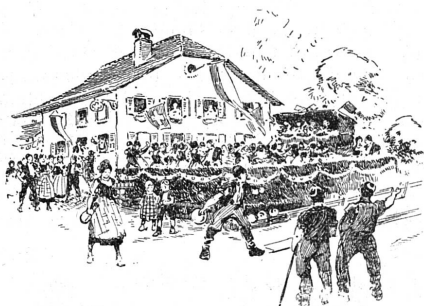
man. Ne son don z'ur no z'aguelhi dévan la vilhia Poustà, po vérè ça leinterna magique.

Tôt mon tieu de bon Vaudoi s'e goncliève d'orgouet en veynt quemeint lou Suissés l'âvon bien ouvâ. J'étaivè le premi à criya « bravo » et assebin à recaffâ quan lou demi-cantons atiusâvon 66 u bin 58 « oui ». Ié itâ lo premi à bailli lo ton po Izanta : « Vaudoi, un nouveau jour se lève ». Et voliavè traci aprè la parardo, mà la fenna n'a pas volliu, l'avai i pia n'a frai de lo metzaufe ! Ma fai, i iétaive tan bouen èse que ié menâ tât mon monde i Messadézi, pô leu payi n'a botolhie dé Dézaley ! (cein m'a cota n'a picé). Et n'ein risquò de manquâ lo train ; no z'a falli traci que-mein di z'einludzo tât ein-bâ le Petit-Chêne, et no z'einfatâ dedein lo wagon, à la derraire menuete. Et on prussien dé contrôleu (pa di wagon-lits) m'a fé payi finquanta ceintimo d'ameinda pô cein que n'avaiè pa z'u le tein dé preindre mon beliet. E. R.

Un accident. — Un ouvrier couvreur réparant la toiture d'une maison de la rue du Pré, s'est laissé choir sur le pavé. Heureusement, il a rebondi sur une tente de magasin et est arrivé sain et sauf sur ses jambes. Un ami, qui le rencontre, lui dit :

— Quelle impression as-tu ressentie quand tu es tombé ?

— Eh bien, je me suis dit comme ça rapidement... c'est dommage qu'il n'y ait pas une pinte sur la route ! C. P.



LA BÉNICHON

L'année de travail de l'agriculteur est longue et pénible ; qui plus que lui doit soutenir, dans la véritable acception du mot, la lutte pour l'existence ? Il a la charge d'entretenir, non seulement sa propre personne, mais de pourvoir à la subsistance de tous.

Que deviendrions-nous, citoyens, sans l'agriculture ? Les usines peuvent chômer, les fabriques peuvent interrompre leur production ; sont-ce des maux comparables à ceux qui nous frapperaient tous, si l'agriculture allait cesser, même momentanément, de nous fournir les produits indispensables à notre alimentation ?

Aussi devons-nous respect, égard et reconnaissance à l'agriculteur dont le travail lent et patient, traversé le plus souvent par mille épreuves, dure toute l'année sans interruption.

Avec l'automne, les labours et les semailles. Puis l'hiver, pendant que la nature se repose, les travaux domestiques le réclament ; il faut profiter de la saison froide pour couper et conduire le bois au travers de chemins qui sont accessibles seulement par le gel et la neige. Le printemps, nouveaux labours, charrois d'engrais, nouvelles semailles ; l'époque des foins est bientôt arrivée avec ses longues et pénibles journées. Avant l'aurore, le faucheur est levé et au moment de prendre un repos mérité, combien de fois ne doit-il pas repartir le soir à la hâte soustraire à la pluie et à l'orage la coupe du matin ? Puis viennent les moissons, mêmes travaux, mêmes peines.

La récompense est enfin arrivée. La récolte de l'année est à l'abri, les soliveaux sont garnis et l'agriculteur ainsi que tout son entourage sentent le besoin impérieux de repos et d'un peu de distraction.

Et n'en a-t-il pas été en tous les temps et en tous les siècles de même ! Faut-il remonter le cours de l'histoire et montrer les peuples labourers se livrant à des fêtes après la moisson ? Les

Israélites, pendant et après leur exode célébraient la fin de la moisson par des réjouissances spéciales. Les Romains et les Germains avaient aussi leurs fêtes agricoles ; l'agriculture et ses dérivés, les moissons, la vigne, etc., étaient symbolisées par des dieux et des déesses. Les Nègres, oui, les Nègres même, se livrent à des réjouissances après les récoltes du coton et de la canne à sucre.

Dans le canton de Fribourg, arrivés à ces jours de repos de l'automne, vieux et jeunes s'écrient depuis des siècles :

*Dansons, rions, chantons,
Voici la Bénichon.*

Quel plaisir simple, rustique et moral que celui de la danse, telle qu'elle est pratiquée dans nos campagnes et nos villes agricoles ! Un pont de planches est dressé sur la place publique et les offices terminés, la jeunesse, sous le regard des parents, au vu et au su de tout le monde, trouve dans cet aimable plaisir quelques compensations aux inconvénients de l'année.

Cui, dans le bon temps, les prêtres favorisaient ces réjouissances agricoles et les honoraient même de leur présence, et le poète qui a chanté nos fêtes de l'agriculture a consacré ces jolis vers au pasteur de la paroisse :

*Et le vieux curé débouaivre
Appuyé sur son bâton,
Fermait un instant son breviaire
Pour voir un pas de rigodon.*

Dans le canton de Fribourg, c'est bien Estavayer, la ville agricole par excellence, qui célèbre avec le plus de gaieté et d'entrain la bénichon. Chacun s'y prépare fort longtemps à l'avance ; il n'y a pas de ménage si besoigneux qui n'ait mis quelque argent de côté pour avoir aussi sa part des réjouissances.

C'est le jour où les maîtres donnent les gratifications à leurs domestiques ; c'est le jour des visites, car parents et amis du dehors sont invités ; c'est en même temps une fête populaire et une fête de famille.

Promenez-vous le samedi, veille de la bénichon, dans les rues d'Estavayer ; vous y verrez les figures affairées des ménagères allant surveiller les apprêts du célèbre gâteau de bénichon dont la bonne odeur remplit les rues et qui se trouvera le lendemain sur toutes les tables sans exception.

Le dimanche, à l'issue de l'office, la jeunesse va faire, accompagnée de la musique de danse, la tournée des autorités et offrir le vin d'honneur sur le plateau où le magistrat mettra la pièce blanche destinée à couvrir les frais de fête. L'après-midi, selon l'usage antique, l'horloger de ville complaisant, saura en trente minutes faire sonner 1 heure et 2 ½ heures ; de telle façon, les vèpres seront avancées et la danse pourra commencer d'autant plus tôt. A la foule de la ville vient bientôt se joindre la foule des campagnes environnantes. C'est le jour où tous les aubergistes et pin-tiers, sans exception, ont chemise blanche et gai visage.

La danse est commencée ; tout à coup, nouvel envahissement de la ville et cohue sur les ponts ; ce sont les bons voisins de Neuchâtel qui, de fondation, viennent trouver les Staviaçois ; outre le service ordinaire de navigation, un bateau spécial en amène la grande partie.

Et dans cette petite ville si calme, si monotone d'ordinaire, quelle joyeuse animation !

Le soir est venu ; les bateaux et les trains emportent trop tôt, hélas, les amis de Neuchâtel et de Vaud. Maintenant, c'est la population d'Estavayer qui va se retrouver sur le pont de danse. Les jours de bénichon sont des jours de trêve ; politique, rancunes et inimitiés, tout est oublié et vous voyez libertards, radicaux et publicards des deux sexes, buvant et dansant dans la plus franche intimité.

*Sur le pont de bénichon,
Tout le monde y danse...*

S'il y a trêve de partis, il y a aussi suppression de castes et à part quelque fière donzelle, la population entière et à la danse ; la soie et la milaine,

la redingote et le veston tournoient dans un accord parfait.

Et il n'y a pas que les danseuses et danseurs qui se réjouissent. Croyez-vous que ces têtes curieuses qui entourent les ponts et garnissent les fenêtres avoisinantes ne s'amuse pas aussi. Les mamans et les papas sont là contemplant leurs enfants ; cette fête rappelle leur jeunesse et évoque le souvenir des joies passées qu'ils revivent dans leurs enfants.

Encore une valse, la dernière ; l'heure s'avance et le jour principal de la bénichon est terminé.

Cette courte description de la bénichon d'Estavayer peut s'appliquer aussi exactement aux bénichons de tous les grands villages du canton de Fribourg.

Les scies. — Deux campagnards se rencontrent :
— Aloo, Louis, tu as fait une riche emplette ; tu as acheté, à ce qu'on dit, de ces nouvelles scies circulaires qui font tant de bruit en ce moment.

— Holà oui, et j'en suis très content.

— Eh bien, moi, je n'ai pas besoin d'en acheter ; j'en ai trois à la maison. Il y a d'abord ma femme, qui est comme qui dirait la moins aiguë ; puis, la grand-mère qui est une scie moyenne, et ma belle-mère qui est alors une scie circulaire à répétition ; heureusement, je n'ai pas d'aiguillage à payer comme pour les tiennes. C'est évidemment un avantage ! C. P.

Mlle ADRIENNE, EX-INSTITUTRICE

Vous ne connaissez pas Mlle Adrienne ! C'est vraiment dommage. Néanmoins, je suis certain que si vous cherchez un tantinet autour de vous, sa silhouette vous apparaîtrait incontinent ! Elle n'est plus jeune ; la cinquantaine ; elle n'est plus jolie, peut-être l'a-t-elle été ; elle est célibataire.

Mlle Adrienne n'a pas le cœur endurci. Son long séjour chez les princes Parachutzky a même suscité en elle des sentiments affectueux pour la jeunesse. Elle aime à vivre avec des enfants, elle prend plaisir à les promener, elle s'intéresse à leurs progrès, peut-être même les affectionne-t-elle. Mais tout cela est « à sa façon ». L'ex-institutrice des princes Parachutzky est restée pédagogue et ses amitiés s'en ressentent. Dans un but fort contestable d'utilité humanitaire, Mlle Adrienne a inventé tout un système complet d'éducation. Ne pouvant obliger ses élèves occasionnels à s'asseoir sur des bancs d'école, elle multiplie ses moyens d'instruire en amusant. Elle adore les « leçons de choses », et saisit toutes les occasions d'enseigner. Très « posée » en sa robe noire, très docte derrière ses lunettes, elle s'écoute parler, articule nettement et correctement ses phrases et corrige, à propos et hors de propos, ses auditeurs. C'est l'éternel : « ne dites pas mais dites » d'un critique récemment décédé, qui criait : « Parlons français ».

L'été dernier, j'eus l'honneur de rencontrer Mlle Adrienne dans une ménagerie qu'elle visitait avec quelques enfants, de 12 à 14 ans. Ces petits admireraient tigres et lions, riaient des grimaces des singes, s'amusaient de l'éléphant et eurent, assurément, passé la plus délicieuse des heures, si Mlle Adrienne n'eût cru indispensable d'étaler ses connaissances scientifiques et de mettre en pratique son abominable système.

— Voici, disait-elle, un plantigrade — c'était, en effet, un ours — classe des mammifères, famille des carnassiers. Les animaux de cette tribu marchent sur la plante des pieds, ce qui fait que, chez eux, cette partie est complètement privée de poils... Voyez plutôt !

Mais le bon Moutz n'était pas disposé à montrer « cette partie complètement privée de poils », et les petits ne purent constater ce fait singulier. Mlle Adrienne ne se découragea pas.

— Premier genre, l'ours !... fit-elle en désignant le gaillard du bout de son parapluie.

Moutz grogna, peu satisfait, sans doute, d'être montré au doigt.

— Caractères, disait encore Mlle Adrienne, six incisives à chaque mâchoire, dont les quatre...

Mais je n'en pus supporter davantage et je m'enfouis, plaignant du fond du cœur la pauvre

petite caravane obligée d'écouter les définitions assommantes de l'ex-institutrice.

Elle a un autre défaut, Mlle Adrienne : son séjour de plusieurs années chez ces princes polonais ou russes, lui a donné une haute idée de l'aristocratie slave et de ses manières. De leur façon d'être et de parler, elle a gardé des attitudes spéciales et un certain dédain pour tout ce qui n'est pas aristocratique. Et puis, elle a tout vu, tout connu, tout entendu. Ou si, par impossible, l'objet, le lieu, la ville dont vous parlez lui est inconnu, aussitôt elle croise les mains sur ses genoux, se renverse sur son fauteuil et d'un petit ton protecteur :

— Oui, oui, fait-elle, oui, oui, certainement, c'est fort joli, mais chez les Parachutzky, c'était bien autre chose. Figurez-vous...

Et suit une description enthousiaste des merveilles réunies chez ces boyards à peine civilisés. Au fond, Mlle Adrienne n'est point méchante, mais elle s'imagine avoir acquis « à l'étranger » une distinction spéciale qui la place très au-dessus des humbles mortels. Elle conserve la douce illusion que le « frottement » avec des princes, des princesses et des princelets, dont les grands-pères bivouaquaient probablement, sous des tentes, dans la steppe, lui a inoculé quelques gouttes de sang bleu et elle croit fermement imposer à tous cette conviction par sa tenue rigide et ses sourires condescendants. Ainsi, Mlle Adrienne est heureuse. Son bonheur coûte peu et, somme toute, ne nuit à personne. Encore qu'il faille un peu de patience pour l'écouter, tant de gens sont, en somme, infiniment plus désagréables, tout en demeurant franchement mauvais, que je préfère cette vieille maniaque et lui pardonne ses Parachutzky et son système éducatif.

Louis de la Boutique.



**LE VOYAGEUR SENTIMENTAL
OU MA PROMENADE A YVERDON**
Marianne.

Marianne reçut cette lettre en présence de son époux, et reconnut tout à coup des caractères qu'elle n'avait pu oublier. Elle se flattait de ne plus aimer Adémar, quoique ses efforts pour écarter son image le lui rappelaient sans cesse. A la vue de la lettre, un secret pressentiment la fit pâlir ; mais, en la lisant, quelle tempête bouleversa son âme ! Aux premiers mots, un trait de lumière lui montra l'abîme où on l'avait plongée... Le désir d'apprendre tout son malheur la soutint pendant cette affreuse lecture. Elle l'eut à peine achevée, qu'un cri perçant, suivi d'évanouissements continuels, fit croire qu'elle ne survivrait pas longtemps au malheureux Adémar.

Son époux, homme chez qui toutes les passions étaient extrêmes, lut la lettre, et douta s'il devait rappeler Marianne à la vie, tant il était jaloux des larmes qu'un autre coûtait à son épouse ! Cette infortunée ne reprenait connaissance que pour se voir accablée des reproches d'un barbare époux... Elle se contenait cependant, et laissait retomber sur son cœur les secrètes larmes qu'un amant trop cher faisait couler. Se flattant qu'il vivait encore, sa voix, dans la retraite, portait pour lui au trône de l'Être suprême des vœux, que l'ange protecteur des droits de l'hyménée n'osait détourner.

C'était en vain ! les malheurs d'Adémar avaient pris fin avec sa vie ; ceux de Marianne devaient avoir le même terme. Elle apprit la nouvelle de sa mort... Ce qui m'étonne, c'est qu'elle l'apprit, et ne put mourir. Pendant le jour et dans le silence des nuits, Adémar se présentait sans cesse à ses yeux, pâle, expirant, lui reprochant sa perfidie et les tontures de son trépas.

Alors, cette malheureuse amante poussait des cris inarticulés, et versait des pleurs que, ni les menaces, ni les fureurs jalouses de son époux ne pouvaient arrêter.

— Oui, barbare, oui, je l'aime : c'est toi qui me

l'as ravi par les plus lâches impostures ! toutes les richesses me payeront-elles une de ses larmes ?

— Des reproches à moi, qui tarde trop à punir un attachement criminel !... n'avez-vous pas été de vous-même au temple ?

— Non, cruel, c'est toi qui m'y as entraîné ! que ne m'immolais-tu sur l'autel où tu avais poussé la victime ! que ne m'égorgeas-tu maintenant ! c'est le seul moment de bonheur dont je te serai redevable.

Telles étaient les plaintes que les emportements de son époux, et le sentiment trop vif de ses malheurs arrachaient à Marianne. Depuis la mort d'Adémar, elle dépérissait à vue d'œil, et n'était plus qu'une ombre d'elle-même.

Le père de Marianne apprit le déplorable état de sa fille, qui vivait à six lieues d'Yverdon, et l'arracha à son époux, dont les reproches continuels achevaient de la tuer. Mais en vain cette femme angélique trouva-t-elle le seul soulagement qu'elle désirait encore, dans les caresses d'un père, qui ne sentit le prix de sa fille qu'au moment où il allait la perdre. Le coup fatal était porté ; Adémar était mort ; et le ver du repentir et des regrets ne cessait de dévorer le cœur de sa sensible amante.

Si la mort de l'objet qu'on aime, et dont on se reproche la perte, est affreuse pour les âmes les plus froides, jugeons des tourments de Marianne, et déplorons moins son trépas.

Marianne n'entra dans la maison paternelle, que pour se mettre au lit de mort. Le père, malgré les infirmités de son âge, veilla sa fille nuit et jour, jusqu'à ses derniers instants.

— O ma fille ! s'écria-t-il, en baignant sa main de larmes, ô ma chère Marianne ! vis, je t'en conjure ; c'est moi, c'est moi qui doit mourir !

— Mon père ! répondit Marianne (en tâchant de tourner encore vers lui des yeux que les glaces du trépas troublaient déjà), est-il vrai ? vous m'aimez ?

— Hélas ! je ne t'ai donné que trop de raisons d'en douter ; et ce sera pour moi une éternelle source de regrets les plus amers.

— Ah ! je le savais bien que vous ne pouviez me haïr, moi qui vous ai toujours tant aimé !

— Ma fille ! et les sanglots lui coupaient la voix.

— Que le spectacle de votre douleur ne rende pas ma mort plus affreuse, ô mon bien aimé père !

— Moi, ton père ! je ne suis que ton assassin !

— L'amour seul a causé ma perte : consolez-vous ; oubliez Marianne, et vivez encore heureux.

— Que je me console, que je vive, si je perds ma fille, le seul espoir de ma vieillesse, le seul bien qui m'attache encore au monde !... ah ! si tu pouvais voir les remords qui déchirent ton père, tu lui souhaiterais plutôt de mourir !... et ses gémissements sembleraient retenir, pour le consoler, l'âme de Marianne expirante.

— Calmez votre désespoir, si je vous suis chère !

— Marianne, ô mon enfant ! continuait le vieillard abîmé dans sa douleur, me pardonnes-tu les maux que je t'ai fait souffrir ?... me les pardonnes-tu ?

Sa fille mourante, lui répondit par un signe de tête, et se anima pour lui serrer la main.

— Eh bien ! vis encore, ma chère enfant ; laisse-toi toucher par mes larmes... Si tu prends pitié des tourments qui précipiteraient la fin de ma carrière, demande au ciel la prolongation de ta vie... Le ciel refusera-t-il ce que Marianne lui demande ?... Ah ! je suis trop coupable pour lui adresser mes vœux !... Ma fille !... Ma fille !... tu ne m'entends plus !... tu ne m'entends plus !...

Ce malheureux vieillard reconnaissait trop tard les droits sacrés de la nature. Marianne expira dans ses bras, en donnant un soupir à son père, et un dernier à Adémar.

Sa mort causait des regrets universels. Aucune larme qui ne fut sincère ! quel panégyrique !

Le cimetière.

Nous arrivons au cimetière... Je ne puis entrer dans une pareille enceinte sans éprouver une étreinte de cœur, devant laquelle toutes les passions se taisent...

Un cimetière est un asile séparé du reste du monde, un lieu de repos où l'homme se sauve du tumulte et des tempêtes de la vie.

Sur le seuil de la porte, en dehors, je crois voir le temps aux ailes étendues, me montrant, de la main, ces mots :

Je suis.

Et sur le seuil de la porte, en dedans, ceux-ci :

Je ne suis plus.

O vous ! qui comptez trop sur la vie, voyez cette porte ! le temps est devant vous... un instant... et il est derrière.

Que les vertus ne gardaient-elles cette porte ! elles eussent arrêté Marianne !

Le père accompagna le convoi de sa fille, pour se conformer à un barbare usage. N'est-ce pas assez que nous sentions nos parents descendre dans la tombe, sans que nous voyons comment ils s'y enfoncent !

On descendit la bière dans la fosse. Il fallut arracher le père à cette déchirante cérémonie. Il voulait embrasser encore sa fille... se précipiter dans la fosse pour y chercher encore ce qui n'était plus ! Sa vue faisait fondre en larmes tous les assistants, ceux même qui lui reprochaient la mort de sa fille ! On l'emporta du cimetière... Je reçus, il y a quelques jours, la nouvelle de sa mort... Et l'époux, qu'est-il devenu ? les remords l'ont-ils laissé vivre ?

A chaque pelée de terre qui frappait sourdement la bière, Marianne semblait nous dire adieu, et faire un pas vers l'éternité. La douzième pelée fut son dernier mot.

Avant de quitter le cimetière, je pris toutes les mesures possibles pour reconnaître, dans la suite, la place où Marianne goûtait enfin un paisible sommeil ; déterminé à venir, au printemps, y semer quelques fleurs, et jouir du recueillement mélancolique, où ne peut que jeter le souvenir de ses amours et de ses malheurs. Cette place est au milieu du cimetière, en tirant un peu à gauche, depuis la porte... Vous qui n'aimâtes jamais, de grâce, n'en approchez pas !

Après avoir fait trois fois le tour de cette place, comme pour m'assurer s'il n'y restait rien de Marianne, je tirai de ma poche un papier, que je remplis de la terre qui couvrirait sa tombe, résolu de l'envoyer, avec l'abrégé de son histoire écrit au-dessus, au premier père qui voudrait imiter celui de cette infortunée.

(A suivre.)

M. VERNES.

RECREATIONS

Solutions des questions posées dans le n° 46.
Charade : La puce.

Problème : 120 mètres.

Nous avons reçu 23 réponses justes. Par tirage au sort, les primes sont échues à M. Pidoux-Dumuid, à Lausanne, et à M. L. Lavanchy, sergent, à Forel (Lavaux).

Voici un nouveau concours.

I. Mot carré.

Mon premier qualifie ce qui n'est pas rugueux.

Cherche mon second dans les branches.

Mon troisième parmi tes sœurs.

II. Métagramme.

Vent du nord. — Enjeu. — Court prénom. —

Galilée y naquit, dit-on. —

Posée, dit en style de basoche. —

Soldat, au but ; juif, à la poche.

Pour le tirage au sort, nous recevrons les réponses jusqu'au 30 décembre.

Noblesse
vermouth délicieux
SE BOIT GLACE G.162 L

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Broz.